

—C'est vrai... la loi l'ordonne... Ici, il ne te sera pas fait de mal....

Le caïd prononçait ces mots d'une voix sourde et la tête baissée. Il continua ;

—Pars, tu es libre... Ne tente pas ma colère en restant devant mes yeux... Va, éloigne-toi.

Renaud salua le caïd, sortit et alla charger son dromadaire.

Il s'éloigna de Marrakech en précipitant la marche de l'animal. De quel côté allait-il se diriger ?

Son intention avait d'abord été de gagner le Maroc. Il avait confié cette intention au caïd. Il craignait que celui-ci ne semât des embûches sur sa route.

Renaud connaissait la duplicité des Arabes ; pour être d'accord avec sa conscience, avec le Coran, il lui suffisait d'avoir laissé partir sain et sauf le chrétien, rien ne s'opposait à ce qu'il le fit poursuivre et massacrer.

C'est ce que pensa Renaud de Pervençère et il résolut de changer son itinéraire. Il essaierait de gagner El-Goléa, de revoir Ben Rabbah et son père, d'avoir des nouvelles du Chambâ qu'il avait envoyé à Alger.

Il se dirigea vers l'Est.

Il n'était pas à une heure de marche de Marrakech qu'il fut assailli par une troupe d'hommes armés que commandait le chef touareg.

Cette troupe s'était tenue en embuscade derrière des buissons de tamarix.

Renaud fut saisi, jeté à bas de sa monture, bâillonné et ligotté avant d'avoir eu le temps de se reconnaître.

Le Touareg commanda aux hommes de sa troupe, des nègres à la solde du caïd, de jeter le prisonnier en travers d'un chameau et de regagner Marrakech au plus vite.

On y arriva rapidement.

La troupe s'engagea dans une ruelle sombre.

Renaud fut porté par un couloir étroit dans une pièce obscure et froide.

On le jeta sur le sol nu.

Deux soldats armés de sabres restèrent à garder le prisonnier.

Une porte massive se referma sur lui.

Renaud ressentit un moment d'affreux désespoir.

Comment ! il allait atteindre au port et il faisait naufrage.

Il était sur le point de reconquérir sa liberté, de regagner la France, de revoir Blanche, et il retombait entre les mains de ses bourreaux !

Des sanglots montèrent à sa gorge.

Cet affaissement dura peu.

Il se raidit contre l'adversité, appela à lui tout son sang-froid, envisagea courageusement la situation.

Il ne douta pas que ce fût le caïd qui le faisait prisonnier.

Mais allait-il le faire massacrer dans ce cachot ?

Songeait-il à l'y laisser mourir de faim ?

Le caïd voudrait-il demander des ordres au sultan du Maroc, qui était son suzerain ?

Il n'était pas facile à Renaud de répondre aux questions qu'il s'adressait à lui-même.

Cependant, et toutes tristes qu'elles fussent, ces réflexions, en aiguillant son esprit, contribuèrent à ranimer son courage.

Quelles étaient les chances qui lui restaient ?

L'espoir lui était-il permis ?

Seul, emprisonné, que pouvait-il tenter pour reconquérir sa liberté ?

A l'exception d'un poignard qu'il avait pu dissimuler dans ses vêtements, ses armes lui avaient été enlevées.

Deux soldats le gardaient, une porte inébranlable s'opposait à sa fuite.

Allait-il donc périr ainsi, misérablement, dans la nuit, dans les longues tortures de la faim et de la soif !

Soudain, une réflexion le fit tressaillir.

Il n'endurerait que les tortures qu'il voudrait bien supporter ; il était maître de choisir son moment pour mourir !

Pour mourir sans souffrances et en pensant à Blanche jusqu'à son dernier soupir !

Il tira de la ceinture de laine qui entourait ses reins un petit flacon de chloroforme et des pilules d'opium provenant de la boîte de pharmacie à lui restituée par les Oulad-Dolim.

En prenant ces médicaments sur lui, il s'était dit que s'il était fait prisonnier de nouveau, les féroces nomades du désert ne lui imposeraient pas d'épouvantables tortures.

Il mourrait foudroyé par le chloroforme, dans l'engourdissement de l'opium.

Renaud s'assura que le flacon était toujours bien bouché, les pilules en bon état.

Il remit le tout dans sa ceinture en murmurant :

—Misérables, je puis échapper à vos atroces tourments, me réfugier dans la mort !

Dans l'après-midi, Renaud crut le moment venu de mourir.

La porte s'ouvrit et livra passage à un homme en burnous à capuchon relevé, portant des chaînes terminées par des anneaux de fer.

Il enchaina les bras et les jambes de Renaud pendant qu'un soldat plaquait une cruche d'eau à côté du prisonnier.

Le soldat sortit pendant que l'homme au burnous fermait et rivait les membres de Renaud.

Les chaînes étaient assez longues pour qu'il pût, lorsqu'il le voudrait, tirer de ses vêtements les poisons qui le débarrasseraient de la vie et de ses souffrances.

—Blanche, nous nous reverrons au ciel ! murmura-t-il.

Puis, à l'homme :

—Misérable, je te méprise ! Si j'étais libre, tes regards n'oseraient soutenir les miens !

L'homme tourna vers le prisonnier son visage découvert...

Ses regards exprimaient une pitié profonde.

Ses yeux noirs avaient une expression de douceur attendrie.

Renaud eut un sursaut.

Ce prétendu bourreau à demi-voilé, ce tortionnaire, c'était Ben Rabbah.

—Pas un mot, pas un geste, je te sauverai !

Il serra subitement un des écrous qui fermait les anneaux des fers de Renaud.

Le malheureux jeta un cri de douleur.

—C'est bien ! fit le Chambâ.

Il serra un second écrou avec plus de force encore que la première fois.

De nouveau, Renaud ne put retenir une plainte.

—Parfait ! dit tout bas le Chambâ.

Il fit boire le prisonnier et dissimula quelques provisions dans le capuchon de son burnous.

—Prends des forces, mange : cette nuit, tu seras libre ! Un des écrous de tes pieds n'est pas serré...

Il lui tendit une clef de fer.

—Avec cette clef, tu desserreras les autres... sois prêt à fuir. Avec mes frères, nous viendrons te délivrer... Nous poignarderons tes gardiens.

—Non, Ben Rabbah, il est inutile de verser leur sang...

Renaud tira de sa ceinture le flacon de chloroforme et le tendit à Ben Rabbah.

—Toi et l'un de tes frères verserez sur le pan de vos burnous la liqueur que contient ce flacon, dit-il ; vous en ferez respirer l'odeur à ceux qui me retiennent prisonnier en leur tamponnant fortement les narines ; ils s'endormiront aussitôt.

—Je le ferai, Sidi, mais le poignard eut été plus sûr.

—Evite de répandre le sang, Ben Rabbah, repartit Renaud.

La nuit venue, tout se passa ainsi que Renaud l'avait ordonné au fidèle Chambâ.

Les deux nègres gardiens pris à l'improviste, suffoqués par les vapeurs du chloroforme, tombèrent sur le sol comme des masses.

Renaud s'enfuit avec les Chambâs.

Leurs chevaux les attendaient en dehors du village.

Tous s'élançèrent dans la direction de l'Est.

Leurs grands burnous blancs flottaient comme les ailes d'oiseaux gigantesques.

Ils brandissaient leurs armes en poussant des cris de triomphe.

Les Chambâs étaient en nombre ; les Touareg n'oseraient les attaquer.

D'ailleurs, ces derniers étaient épouvantés ; les Chambâs, tout récemment venaient d'en massacrer un grand nombre et de razzier leurs troupeaux.

—Pourquoi cette nouvelle bataille ? questionna Renaud.

—Pour venger celui des nôtres que tu avais envoyé à Alger et que ces démons ont égorgé pour le voler, répondit Ben Rabbah.

—Le malheureux est mort avant d'avoir pu porter mon message ?

—Oui, Sidi. Son heure était écrite !

Ainsi, le message n'avait pu faire parvenir le billet que Renaud destinait à Blanche !

Depuis de longs mois, elle pleurait sa mort !

Oh ! cette fois, coûte que coûte, il fallait qu'il trouvât le moyen de lui donner de ses nouvelles !

Quinze journées de marche le séparaient d'El-Goléa.

La troupe de Ben Rabbah réussirait-elle à atteindre l'oasis ?

Ne seraient-ils pas attaqués en route par les Touareg du Nord ?

Leur chef, l'auteur de l'arrestation de Renaud, avait échappé à Ben Rabbah ; pourrait-il regagner sa tribu ?

C'était à craindre ; aussi, Ben Rabbah pressait-il la marche de sa caravane. Ses hommes, Renaud et lui souffraient de la soif et de la faim.

Déjà, après dix jours seulement, on avait dû tuer la moitié des méharas pour boire leur sang et manger leur chair.

La chair se mangeait rôtie ; le sang, on le buvait après l'avoir laissé se coaguler ; on retirait alors le caillot et l'on absorbait la partie liquide seulement.